

PROPA

AGANDE

“  
J'AIME PAS  
GARDER  
LES SECRETS,  
ALORS JE  
LES OUBLIE.

”  
CONFIDENCE ESTIVALE,  
JUILLET 2018

éditions  
verticales

26 rue de condé

75006 paris

tél. 01 44 41 05 10

contact-verticales@gallimard.fr

www.editions-verticales.com

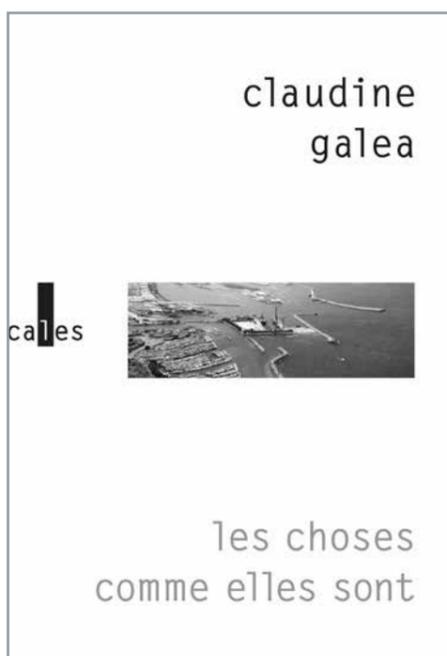
www.facebook.com/editions.verticales



3 260050 893398



“  
Et d'autres vies encore.  
”



**Claudine Galea, qui a grandi à Marseille, est l'auteure de nombreux ouvrages dans des genres variés, même si selon ses propres termes, elle n'écrit pas des romans, ou des pièces de théâtre, n'écrit pas pour les enfants ou pour les adultes; elle écrit des livres.** Parmi ses pièces aux éditions Espace 34, *Au Bord* (Grand Prix de littérature dramatique 2011) et *Blanche Neige Foutue Forêt* (2018). Les éditions du Rouergue ont publié quatre de ses romans, dont *Jusqu'aux os* (2003) et *Le corps plein d'un rêve* (2011). Elle collabore à *remue.net*, anime de nombreux ateliers d'écriture, conçoit régulièrement des lectures publiques ainsi que des pièces radiophoniques. En outre, elle a longtemps été journaliste au quotidien *La Marseillaise*.

Avec ce roman marquant son entrée aux éditions Verticales, Claudine Galea explore l'enfance d'une fillette éprise de liberté, au cours des années 60 à Marseille. On pénètre dans le huis clos familial qui met en scène un trio : le couple parental – « la Mère-Ritou » / « le Père-Élios » – et « la Petite » donc, née de cette union visiblement bancal. Entre les murs de l'école, où sa mère est directrice, la gamine pleine d'appétit s'imprègne, telle une éponge, des mots et des formules qu'elle capte, en prise directe avec l'époque. Sans saisir leurs enjeux politiques et intimes, elle assiste aux disputes de ses parents, à l'irréversible fossé qui se creuse entre le père pied-noir bon vivant rapatrié d'Algérie et la mère communiste intransigeante et jalouse. Au passage, l'auteure a inséré des blocs documentaires sur les aléas qui, depuis leur première rencontre en août 1944, ont scellé l'alliance conflictuelle de ce couple. Dans l'intermède qui suit, Claudine Galea, citant des extraits de presse locale, revient sur la mystérieuse disparition en Méditerranée du

*Saint-Anne* le 18 mars 1950, un cargo dont Paul, le père d'Henriette (alias la Mère-Ritou), qui faisait partie de l'équipage, n'a jamais été retrouvé. Puis on retrouve la jeune héroïne, devenue « la Fille », au cœur des années 70. Cette période de métamorphose – qui voit d'ailleurs les personnages changer soudain de nom – débute par un déménagement chez Rosa (la grand-mère maternelle) suivi de la séparation brutale des parents. Dès lors, s'amorce une sourde révolte contre la mère, surnommée H., plus étouffante que jamais et l'idéalisation du père, lui qui a repeint les plafonds de la villa d'un bleu azur avant de désertir le foyer. Chez l'adolescente s'aiguise d'autres désirs et frustrations, autant de crises du corps et du langage qui alimentent des scènes d'une intensité dérangeante (vol d'un blue-jean au supermarché, masturbation forcée d'un lycéen au ciné-club). Il est temps pour la Fille de « changer la vie », au diapason d'un slogan seventies, de sauter dans l'âge adulte. On assiste alors au défilé de ses existences fantas-

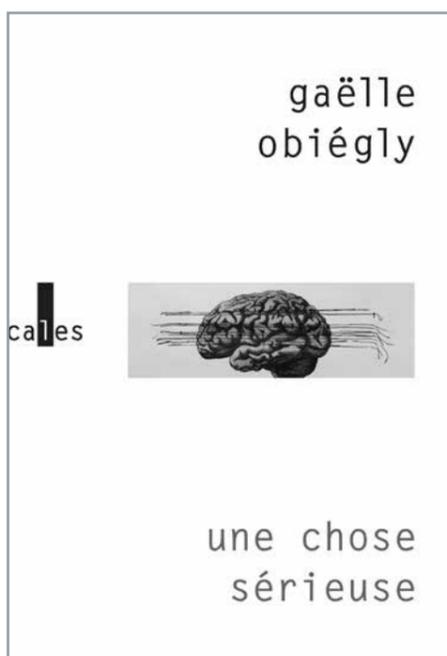
mées, de ses vies imaginaires, échafaudées avec une fantaisie libérée du poids des convenances et des modèles parentaux discordants. *Les choses comme elles sont* retrace l'émancipation d'une enfant curieuse de tout, devenue adolescente rebelle, puis jeune femme sur le seuil des possibles. À ses côtés, on plonge dans une existence familiale d'une grande âpreté, avec ses « trous noirs » inavouables mais indélébiles. On respire aussi l'épaisseur langagière des époques traversées, à Marseille, et les relents amers de l'Histoire d'une rive à l'autre de la Méditerranée. La fresque romanesque de Claudine Galea, au plus près des sensations et des voix, allie la puissance d'une écriture lyrique et la distance d'une enquête sur les zones sombres de notre récit national.

**EN LIBRAIRIE  
LE XX JANVIER 2019**

ISBN 978-2-07-282557-6  
256 pages  
19,50 euros



“  
Libre à toi.  
”



Née en 1971 à Chartres, Gaëlle Obiégly a fait des études d'art puis de russe avant de publier dans la collection L'Arpenteur cinq romans dont *Gens de Beauce* (2003), *Faune* (2005), *La Nature* (2007). Elle est également l'auteur de *Petit éloge de la jalousie* (Folio 2€, 2008). En 2011, elle a rejoint Verticales avec *Le Musée des valeurs sentimentales*, avant d'y publier deux ans plus tard *Mon prochain*, puis d'obtenir un succès critique et public avec *N'être personne* en 2017. Elle collabore occasionnellement à des revues, notamment et *Chroniques purple*. Gaëlle Obiégly a été pensionnaire à la villa Médicis en 2014-2015.

**EN LIBRAIRIE  
LE XX JANVIER 2019**

ISBN 978-2-07-282562-0

188 pages  
17 euros

Dans ses deux livres précédents, Gaëlle Obiégly s'était inventée d'insolites prétextes pour alimenter son autofiction. La reporter de *Mon prochain* détournait les sujets qu'un magazine lui commandait au profit de ses propres centres d'intérêt; l'hôtesse d'accueil de *N'être personne*, enfermée un week-end dans les toilettes de son entreprise, y créait un cabinet d'écriture « au noir ». Avec *Une chose sérieuse*, l'auteure donne la parole à un homme, Daniel, un ancien gardien de parking âgé de 37 ans, en proie à des troubles de la mémoire et de l'humeur, confinant à la paranoïa. Passées les premières bribes de sa confession, on comprend qu'il a été accueilli au sein d'une étrange communauté initiée par une riche mécène, Mme Chambray, préparant ses recrues à conjurer les catastrophes qui menaceraient l'humanité.

À mesure que sont évoqués les pionniers peuplant cette ermitage, on découvre qu'ils sont soumis à un programme associant discipline ascétique, activités gymniques et expérimentations pharmaceutiques plus ou moins clandestines, sous le haut patronage de la milliardaire prête à dilapider sa fortune pour préserver les survivants de l'espèce humaine. Ainsi le roman de Gaëlle Obiégly emprunte-t-il sa toile de fond à la SF, s'inspirant des dérives et phobies liées aux neurosciences.

On apprendra que certains de ces cobayes recrutés parmi des marginaux ont bel et bien été « pucés » – autrement dit pourvus d'un implant cérébral – qui conditionnent leur allégeance et dont ils ne peuvent se départir que le dimanche. C'est donc chaque semaine, en ce septième jour d'oisiveté autorisée que le narrateur peut nous délivrer son intériorité chaotique et lacunaire, via un « tu » s'adressant à un éventuel confident. Entre autres sujets d'épanchement, il y a sa préférence homosexuelle qui ne souffre qu'une exception : l'amour fou qu'il éprouve pour Jenny, une jeune femme croisée par trois fois dans son existence vivant désormais à l'état sauvage – mi-belle mi-bête – dans le parc alentour.

Outre ce destin de cobaye, Daniel a un autre rôle à jouer, proprement littéraire. Chambray l'a chargé de rédiger, à partir de leurs entretiens, une hagiographie narrante les étapes de sa carrière internationale de femme d'affaires et couronnant de gloire son ambition dévorante. Ce à quoi il s'emploie, non sans devoir prodiguer à sa maîtresse d'écriture quelques gâteries supplémentaires. Et sous cet angle, le roman nous entraîne très loin dans les méandres d'une manipulation mentale et corporelle, écartelant le narrateur entre sa servitude volontaire et les reliquats d'une désobéissance instinctive.

Comme si la catastrophe annoncée au fil du livre ne tenait pas à quelque apocalypse nucléaire ou climatique, mais bien au devenir-esclave de cet homme-machine. Ou plutôt, comme si les stratégies déployées pour survivre à cette fin du monde n'étaient que les indices d'une pulsion de mort.

*Une chose sérieuse* reconduit les fulgurances poétiques de la prose de Gaëlle Obiégly, sa puissance d'imagination et ses détours oniriques ou sensuels, tout en jouant sur les codes du roman d'anticipation mais de façon naturaliste, en sondant l'horizon post-humain que portent en germe les prophéties transhumanistes. D'où le dilemme de ce carnet de bord clandestin : comment échapper à la liberté surveillée de cette vie insidieusement augmentée ? Le lecteur pourra y déceler les signes d'une psychose ou d'une situation bien réelle, les deux « choses » étant à prendre au « sérieux ».



“  
Quelque chose allait tomber sur eux.  
”

hélène  
frédérick

cales



la nuit sauve

EN LIBRAIRIE  
LE XX FÉVRIER 2019

ISBN 978-2-07-282287-2

182 pages  
XX euros

Hélène Frédérick est née à Saint-Ours au Québec, dans la vallée du Richelieu, en 1976. Après des études de lettres, elle a travaillé pour des librairies indépendantes et à la diffusion livres du Réseau Art Actuel Québec. Installée à Paris depuis 2006, elle collabore régulièrement à des revues littéraires et signe des fictions radiophoniques sur France Culture et France inter. Ses deux romans chez Verticales, *La poupée de Kokoschka* (2010) et *Forêt contraire* (2014) ont paru dans la « série P » aux éditions Hélotrope (Montréal, Québec) pour une diffusion nord-américaine.

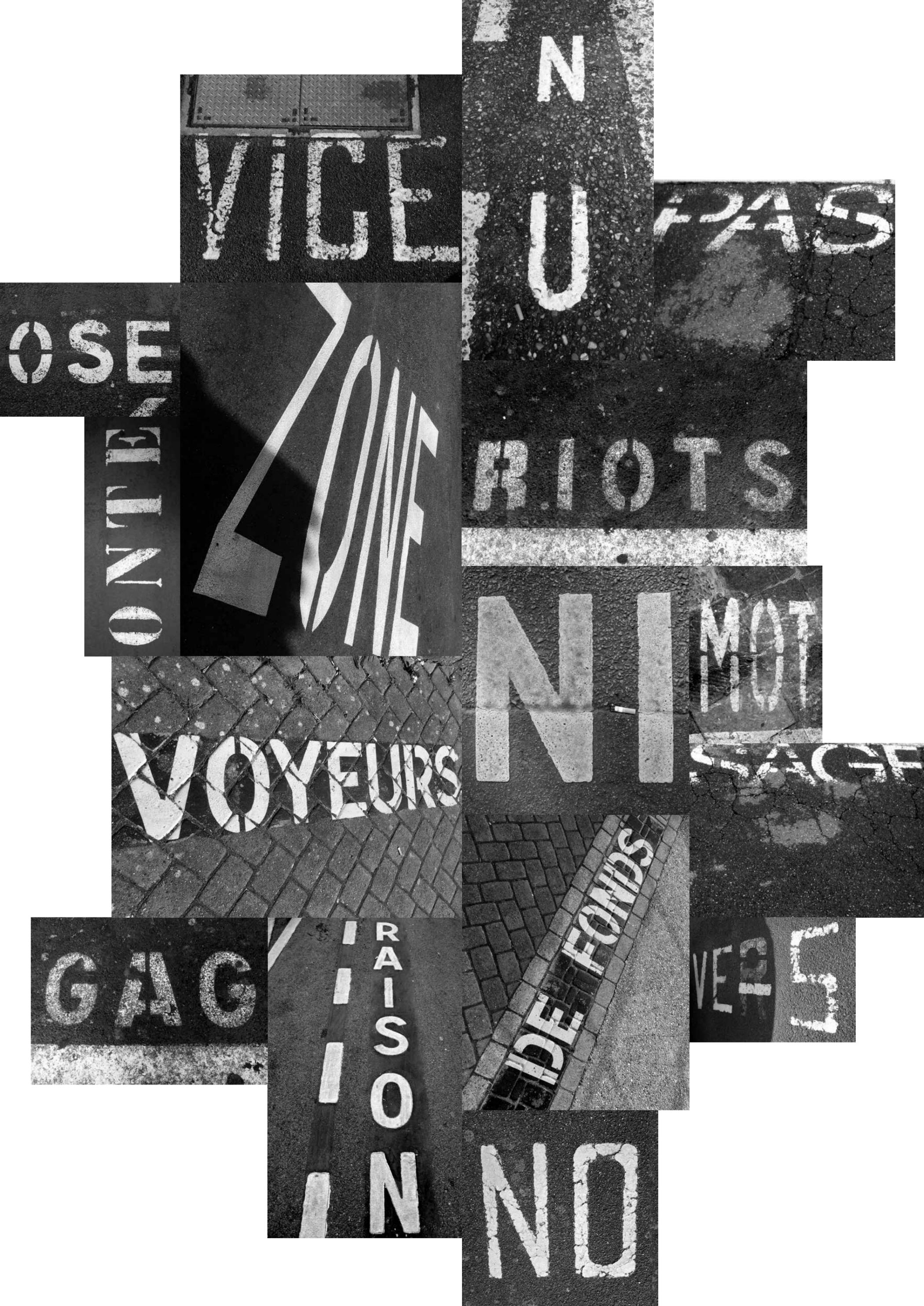
Après un premier roman autour de la costumière de théâtre Hermine Moos à Munich en 1918 (*La poupée de Kokoschka*) et un deuxième dépeignant le retour au pays d'une ex-étudiante montréalaise partie fuir « ses dettes » en Europe (*Forêt contraire*), Hélène Frédérick nous replonge, avec cette fiction, dans le Québec profond, auprès d'une bande de lycéens fêtant la fin de leur année d'études au début de l'été 1988.

*La nuit sauve* s'ouvre sur le monologue intérieur de Fred, un ado mature et mal dans sa peau, complexé par son corps ventru de *redneck* sans envie pour autant le sort des nantis. Ce soir-là, alors que ses camarades de classe s'ameutent au bord d'un champ, il alimente le feu qui le tiendra en éveil jusqu'au bout de la nuit. En attendant, c'est au tour de Mathieu de délivrer son point de vue. Lui est fils des propriétaires du terrain et initiateur de la fête, un garçon séduisant, déjà pourvu d'un job à la *cannery* (conserverie) locale et d'une moto rutilante qu'il fait pétarader entre les rangées de maïs à perte de vue. C'est enfin à Julie de s'exprimer, en toute complicité avec son inséparable

amie Sophie. Et toutes deux ont beaucoup à dire sur certaines invitées, sur Anélie d'abord, une bien-née dont l'arrogante beauté classique fait tourner les têtes, ou sur Caroline, dont les provocations obscènes excitent des désirs plus troubles parmi les mâles alentour. En ce mois de juillet 88, bien avant l'ère d'internet, du mp3 et des portables, alors que toute une faune crépusculaire va et vient entre la grange, le brasier et la platine de DJ (vinyles, cassettes), Hélène Frédérick brosse le portrait collectif de jeunes ruraux québécois, à travers les regards alternés de ces trois fortes personnalités : Fred, l'exclu écorché vif, puis Mathieu, le conformiste contrarié, et Julie, la mélancolique joueuse. Au fil de leur nuit blanche, comme d'un espace-temps suspendu, les corps tournoient entre deux âges, progressent vers leur prochaine vie d'adulte dans la pénombre. C'est l'occasion pour ce trio de raconter en douce leurs cuisants souvenirs et d'autres inavouables espoirs, tandis qu'en surplomb de ces festivités juvéniles, une voix plus neutre, comme un chœur antique imaginé par l'auteure, porte la mémoire de

cette bourgade reculée, où l'ennui plane sur chaque génération et où le lycée n'est qu'une machine à reproduire les inégalités. Mais entre rêveries et frustrations, on pressent qu'un drame se profile à l'horizon, sur ces chemins de terre propices aux bravades entre motards bien trop éméchés pour éviter l'imminence d'un accident mortel.

Au moyen d'une prose expressive, Hélène Frédérick restitue le climat mental de cette jeunesse d'outre-Atlantique à la fin des années 80, avec une tendre brutalité. Dans leur profonde ambivalence, chacun traverse cette nuit comme une épreuve initiatique, où les tensions sociales ou sexuelles s'attisent mutuellement. Au terme de cette *Nuit sauve*, sauvage aussi – librement inspirée d'un fait réel ayant marqué l'auteure pendant son enfance –, reste l'éclat persistant de ces « étoiles filantes » auxquelles sont dédiées ce roman.



VICE

N  
U

PAS

OSE

RIOTS

RIOTS

ONTE

NIMOT

VOYEURS

DE FONDS

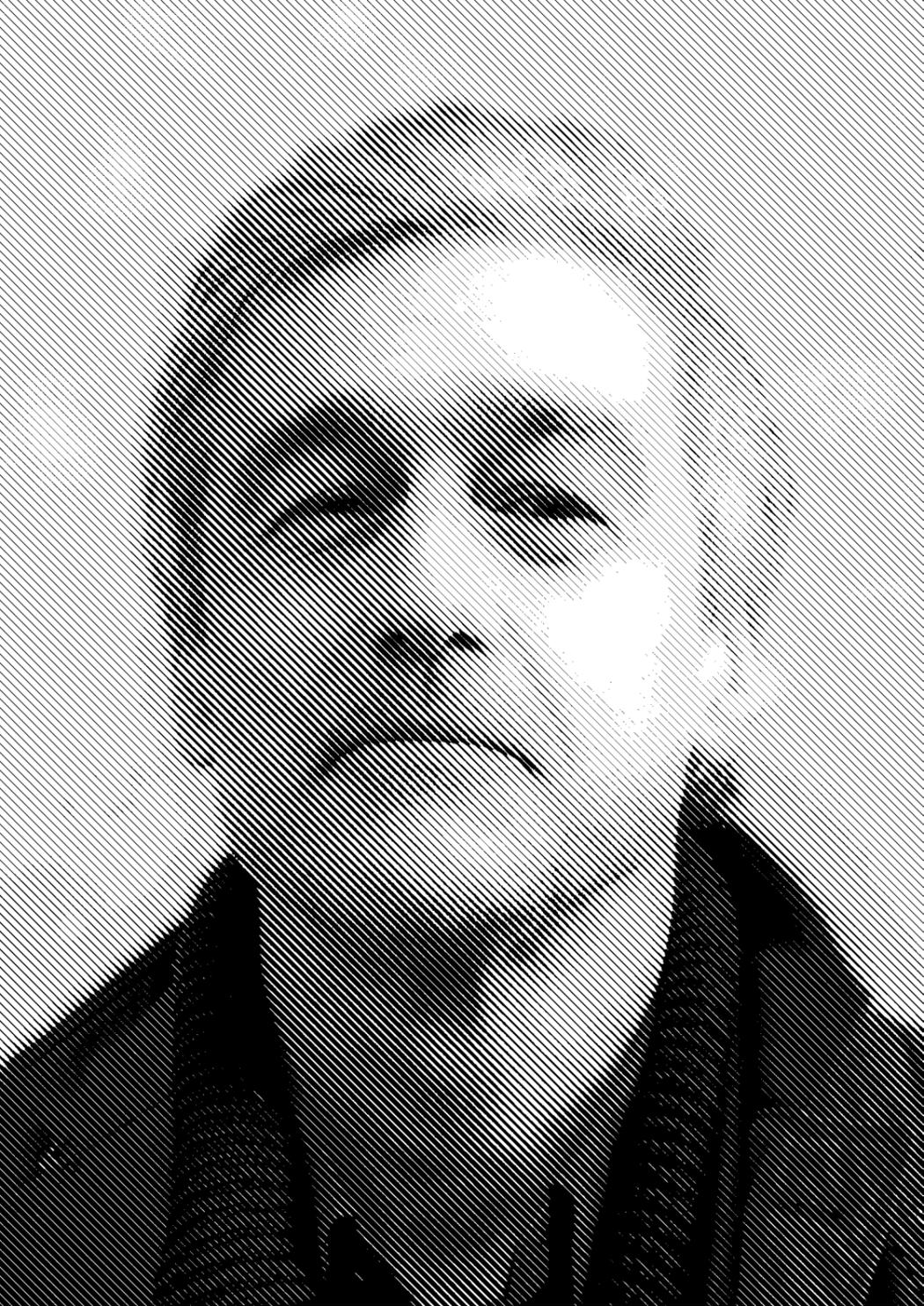
SACRE

GAG

RAISON

VEE  
E

NO



Né en 1970 à Bordeaux, diplômé en sciences politiques, Hugues Jallon a été directeur éditorial de La Découverte pendant dix ans, puis conseiller pour le développement éditorial du Seuil et P-DG de La Découverte en 2014, avant d'être nommé à la direction du Seuil en avril 2018. Il est l'auteur de quatre fictions : *La Base. Rapport d'enquête sur un point de déséquilibre en haute mer* (Le Passant, 2004) et, aux éditions Verticales, *Zone de combat* (2007 ; Prix de l'Inaperçu, 2008), *Le début de quelque chose* (2010) et *La conquête des cœurs et des esprits* (2015).

EN LIBRAIRIE  
LE XX FÉVRIER 2019

ISBN 978-2-07-282282-7

160 pages  
XX euros

Après avoir consacré ses deux premières fictions chez Verticales à un regard politique sur nos sociétés de consommation et de loisirs – *Zone de combat* (2007) et *Le début de quelque chose* (2010) –, puis fait ressurgir quelques figures du temps de la guerre froide (Neil Armstrong, Ayn Rand ou Ron Hubbard) dans *La conquête des cœurs et des esprits* (2015), Hugues Jallon change de registre et se laisse prendre au jeu de la romance.

Loïc et Hélène ont deux enfants. Ils vivent dans une charmante maison à Libourne. Rien n'aurait dû troubler leur paisible existence, mais il a suffi qu'un ancien camarade de fac de Loïc, l'avocat mondain Richard, les convie à fêter ses quarante ans dans un appartement haussmannien du quartier de l'Opéra pour que tout bascule. Tandis que la soirée bat son plein, Hélène s'assoupit sur un divan à l'écart, sous l'emprise d'un rêve érotique inquiétant. Un inconnu, assis en face, la prend en photo avec son téléphone, juste avant qu'elle ne s'éveille en larmes et que Loïc ne l'oblige à rentrer précipitamment à l'hôtel. Sitôt son mari couché, elle s'éclipse et, telle une somnambule, revient à la fête où l'inconnu, toujours à la même

place, saisit la main de sa « belle endormie ». Les voilà qui sortent aux premières lueurs de l'aube, sautent dans un train, puis louent une voiture pour un long périple qui va les conduire en Grèce, où ils trouveront refuge dans une chambre du centre de la capitale hellénique.

Le premier tiers du livre (ré)expose en détail cette nuit lancinante, conclue par une rencontre décisive qui tient autant du coup de foudre que de l'enlèvement. Alors que leur fuite perdure, les fragments du journal intime d'Hélène prennent le relais de la narration, entrecoupés d'images prises en série par son amant, ébauchant un roman-photo d'une dizaine de pages, où s'incorporent les questions de la « captive » demeurées sans réponse. Et de fait, Hélène devra bientôt supporter les absences répétées de cet homme qui, en cavale pour d'autres motifs liés aux négociations de la dette grecque, finit par lui fausser compagnie. D'où un épilogue à Libourne, trois ans plus tard, qui semble présager un retour à la normale pour cette mère désormais divorcée. À moins qu'une voiture ne se profile au coin de la rue et que tout vienne à recommencer...

Partant de cette passion subite – née d'un soulèvement du cœur et d'une photo volée –, Hugues Jallon a donné à cette romance extra-conjugale une radicalité dérangeante, entre ravissement et captivité amoureuse, où le destin de l'ex-épouse disparue résonne avec celui du chargé d'affaires évaporé. Grâce à son écriture onirique ou lacunaire, il leur prête une profondeur troublante et une durée hors norme qui n'est pas sans rappeler certains films d'Antonioni, à mi-chemin de *L'Avventura* et de *L'Éclipse*. De même, le roman-photo qui s'enchevêtre dans l'histoire, loin de tout exercice parodique, figure l'impossible dialogue qui rend cette relation aussi éperdue que perdue d'avance.



“  
Au détour d’une rue.  
”



EN LIBRAIRIE  
EN MARS 2019

ISBN 978-2-07-283077-8

XXX pages  
XX euros

Ismaël Jude est né en 1976 à Saint-Omer (Pas-de-Calais). Il a publié sa thèse de littérature sous le titre *Gilles Deleuze, théâtre et philosophie. La méthode de dramatisation* (éd. Sils Maria, 2013) et est actuellement chargé de projet à la bibliothèque interuniversitaire de La Sorbonne (BIS) et secrétaire général de la Maison des écrivains et de la littérature (Mel). Chercheur et dramaturge, il est chargé de cours à Paris-8 et a écrit un essai autour du théâtre de Philippe Quesne : *L'Antroposcène et ses troglodytes* (L'Harmattan, 2018). Chez Verticales, il a publié un premier roman, *Dancing with myself*, et bénéficié en 2017 d'une résidence Île-de-France auprès de l'association Mie de Pain (Paris XIII<sup>e</sup>).

Dans son premier roman, *Dancing with myself*, Ismaël Jude narrait l'initiation sexuelle d'un jeune campagnard confrontant ses fantasmes auto-érotiques à la brutalité de la vie nocturne parisienne. Avec ce deuxième opus, le personnage principal, alter ego de l'écrivain, vient d'emménager dans le treizième arrondissement de Paris. C'est la rencontre avec un quadragénaire volubile et ambigu, surnommé Barbe, qui va peu à peu lui fournir la matière d'un livre à venir. En effet, trente ans plus tôt, Barbe appartenait à une bande de jeunes désœuvrés, dont Vincent Poutrèche, alias Putsch, était le chef autoproclamé. Ce dernier, marqué par la mort d'un père clochard anarchisant et expert en tournures argotiques, se passionne pour les mutations urbaines qui ont bouleversé le quartier depuis des siècles, de la Poterne des Peupliers à la gare d'Austerlitz.

Au passage, on découvre qu'il aurait assisté aux derniers instants de Jean Genet, dans une chambre d'hôtel, non loin du Boulevard de l'Hôpital. Mais doit-on vraiment y croire ?

Au fil des entretiens avec Barbe, on en sait plus sur un autre copain d'alors, un certain Cronche, hébergé chez la mère de Putsch, aussi silencieux que son acolyte est charismatique et auteur de carnets illisibles qu'il a laissés sur place avant de disparaître. En parallèle, on continue à suivre les aventures de Putsch : ses amours avec Livia, une apprentie policière, un vol de jupes dans un pressing tenu par des handicapées, puis son sauvetage par un groupe de cataphiles qui l'initient aux mystères de la Petite Ceinture et enfin son hospitalisation à la Pitié-Salpêtrière. À partir de là, le récit de Barbe prend un tour fantasmagorique où le Royaume

d'Argot côtoie l'ancienne légende des « femmes-fontaines ». Mais qui se cache vraiment derrière ce conteur hors pair et fiéffé affabulateur ?

Les personnages de ce roman gigogne ne cessent de se passer la parole, de se ventriloquer les uns les autres, tout en brassant, dans le désordre, les lieux – entre la place d'Italie et le périphérique – mais aussi les époques – des années 80 au XIX<sup>e</sup> siècle en passant par le Moyen-Âge. Ils font découvrir au narrateur-témoin éberlué un monde de « bordures », une zone d'autonomie onirique qui n'est pas sans rapport avec la possibilité de s'exercer au « mentir-vrai » romanesque et aux légendes urbaines qui se trament dans les interstices de la grande Histoire.



“  
Peut-être toi.  
”



EN LIBRAIRIE  
LE EN MARS 2019

ISBN 978-2-07-282237-7

XXX pages  
XX euros

Né en 1973, Arnaud Cathrine est l'auteur aux éditions Verticales de huit romans depuis *Les Yeux secs* (1998), notamment *La disparition de Richard Taylor* (2007), *Je ne retrouve personne* (2013) et d'un recueil de nouvelles *Pas exactement l'amour* (2015 ; Prix de la nouvelle de l'Académie Française). Dans la collection « minimales », il a fait paraître *Exercices de deuil* (2004) et, avec le chanteur-compositeur Florent Marchet, le livre-cd *Frère animal* (2008), dont le 2<sup>e</sup> volet est sorti sur le label Pias (2017). Il a publié des ouvrages à l'École des Loisirs, un livre d'hommages littéraires, *Nos vies romancées* (Stock, 2011 ; Livre de Poche, 2013). Avec Éric Caravaca, il a co-écrit l'adaptation de *La route de Midland (Le passager, 2006)* et le documentaire *Carré 35* (2017). Arnaud Cathrine est aussi romancier *young adults* chez Robert Laffont (coll. R) avec la trilogie *À la place du cœur* (3 saisons). La plupart de ses livres ont paru en poche. Il est, en outre, conseiller littéraire pour plusieurs festivals, dont Les Correspondances de Manosque, Tandem (Nevers), Les Émancipés (Vannes), ainsi que pour la Maison de la Poésie (Paris).

Après le recueil de nouvelles *Pas exactement l'amour*, Arnaud Cathrine a désiré poursuivre dans cette veine – l'art du bref – en radicalisant encore le format, puisque les récits de ce nouveau volume tiennent en trois lignes ou trois pages pour la plupart. Depuis des années, une pulsion presque quotidienne le pousse à « voler des gens », du moins un épisode fugace de leur existence. Dans le métro, la rue, au café, sur la plage, il traque, tantôt avec succès tantôt vainement, une femme, un homme, un adolescent, une enfant, un couple. Caché dans des lieux collectifs où il peut voir sans être vu ou au contraire dans des lieux familiers qui permettent la répétition des rencontres, armé de son carnet Moleskine, Arnaud Cathrine les croque sur le vif ou les revisite *a posteriori* grâce aux indices accumulés, aux traces notées, aux situations propices à la rêverie. « Je tente de les deviner, je veux les garder, ce que j'appelle voler, je finis probablement par les inventer. » Ainsi pourra-t-on lire un portrait troublant d'une caissière râleuse de son supermarché, une scène de rupture amoureuse à la table voisine d'un café réinterprétée par ses soins, une ébauche de drague sur une plage nudiste

en baie d'Arcachon, une plongée dans le visage d'une lectrice du métro ou une biographie rêvée d'une resquilleuse dans le train pour Deauville, un tête-à-tête au restaurant entre un père et son fils, ou deux amants peut-être, une brève filature de son mystérieux voisin d'en face, qui s'avère être une âme errante de « l'ultra-moderne solitude »... Sous forme de courtes vignettes ou de saynètes attrapées au vol, cette captation des intériorités potentielles de chaque personnage, renvoie puissamment aux fantômes de celui qui les regarde. *J'entends des regards...* est donc aussi et surtout un autoportrait en écho, impudique parfois, car il met à nu le désir de l'auteur autant qu'il révèle ces hommes et femmes observés. La question des amours homosexuelles – et de toutes relations amoureuses – abonde dans ce recueil, de façon plus nette, alimentant cette attention à l'autre. Arnaud Cathrine avoue d'ailleurs qu'il y a une forme de jouissance dans cette écriture, scrupuleuse et imaginative, contrainte et libérée par la fiction, comme un retour à l'épave de son talent romanesque. Plutôt que la jouissance du voyeur, il se fait voleur silencieux – comme

le suggère ce titre librement emprunté à Racine : « *J'entendrai des regards que vous croyez muets* ». Dans une langue précise et ressermée, supputant au conditionnel ou livrant des hypothèses au présent, Arnaud Cathrine ne cherche pas à résoudre les énigmes que posent ces inconnus, plutôt à lire les prémises d'une fiction, et si les énigmes sont partiellement résolues, c'est le jeu de miroir qui rend possible l'avènement d'une certaine vérité sous sa plume. Chacun ainsi volé – l'auteur lui-même pris à tel ou tel moment de sa vie – peut se réinventer ailleurs, dans ces micro-fictions se nourrissant du principe d'authenticité d'un journal intime.

# SOIRÉE DE RENTRÉE HIVER 2019

LECTURES  
AU POINT  
ÉPHÉMÈRE

+ BUFFET, DIAPORAMA, ETC

LUNDI  
21 JANVIER  
À PARTIR  
DE 19H30

Point éphémère  
200 quai de Valmy  
75010 Paris



POINT  
ÉPHÉMÈRE +



Montreuil, rue Garibaldi, mai 2018  
Photo : archyves.net

**Verticaux & Co**  
Nathalie Arnould  
Gilles Aucan  
Lise Belperron  
Vanessa Bile-Audouard  
Philippe Bretelle  
Florian Dumas  
Jeanne Guyon  
David Orly Leroy  
Yves Pagès  
Hélène Pelletier  
Corentin Romagny  
Etainn Zwer

et toujours dans nos pensées  
Adrien Tronquart

**Textes**  
Yves Pagès  
& Jeanne Guyon

**Photographies et  
design graphique**  
Philippe Bretelle

**Impression**  
Alliance, Courbevoie  
Dépôt légal :  
Décembre 2018

**Diffusion Gallimard**  
Distribution Sodis

verticales